

L'écriture de la violence dans *Né d'aucune femme* de Franck Bouysse, écriture polyphonique

Manal Zahran El Bayoumi
Professeure-adjointe
Département de français
Faculté de Pédagogie, Université Ain-Shams
L'Égypte, Le Caire.
Manalzahran@edu.asu.edu.eg

Received: 8-2-2023

Revised: 26-2-2023

Accepted: 3-4-2023

Published: 30-4-2023

Résumé

Dans *Né d'aucune femme*, Franck Bouysse explore le calvaire enduré par une jeune fille âgée de quatorze ans, vendue par son père, paysan pauvre, à un maître de forge contre une bourse destinée à nourrir une famille trébuchant dans l'indigence. À travers cette fresque envoûtante, Bouysse relate le drame vécu par Rose et sa descente effrénée aux enfers dès son arrivée au château du maître où il vit avec sa vieille mère et sa femme souffrante qui ne sort jamais de sa chambre. Mal accueillie par la vieille mère du maître qui s'est mise à lui expliquer et à énumérer les lourdes responsabilités qu'elle doit assumer et les règlements de la maison qu'elle doit sévèrement respecter sans commettre la moindre faute, Rose, abasourdie par cette métamorphose qui vient de chambouler sa vie, s'est soumise à ces nouvelles conditions d'existence dans l'ignorance totale du destin ténébreux qui l'attendait. Motivée par un désir fervent de voir la femme du maître que personne ne visite à part la vieille femme et le médecin qui l'examine de temps en temps, la jeune servante, saisie par une curiosité invincible, a eu l'idée de monter sur une échelle dressée sous la fenêtre de la chambre interdite. Ce crime exécrationnel commis par Rose a été le premier instrument de sa perte.

Dans cette optique notre étude portera sur ces points essentiels :

1-Les seuils. 2-Les formes de violence 3- Les techniques narratives.

Keywords: violence, femme, fils, souffrance, douleur

Introduction

Dans *Né d'aucune femme*, Franck Bouysse¹ explore le calvaire enduré par une jeune fille âgée de quatorze ans, vendue par son père, paysan pauvre, à un maître de forge contre une bourse destinée à nourrir une famille trébuchant dans l'indigence.

À travers cette fresque envoûtante, Bouysse relate le drame vécu par Rose et sa descente effrénée aux enfers dès son arrivée au château du maître où il vit avec sa vieille mère et sa femme souffrante qui ne sort jamais de sa chambre.

Mal accueillie par la vieille mère du maître qui s'est mise à lui expliquer et à énumérer les lourdes responsabilités qu'elle doit assumer et les règlements de la maison qu'elle doit sévèrement respecter sans commettre la moindre faute, Rose, abasourdie par cette métamorphose qui vient de chambouler sa vie, s'est soumise à ces nouvelles conditions d'existence dans l'ignorance totale du destin ténébreux qui l'attendait.

Légère et active comme une abeille, la nouvelle venue, esclave obéissante à son maître et à sa vieille mère, passe toute la journée à travailler durement et sans relâche pour accomplir à la perfection toutes les tâches qu'on lui a infligées. À l'instar de Cendrillon, la gamine se lève de bonne heure pour essuyer soigneusement les meubles, faire la vaisselle, la cuisine et laver du linge.

Malgré l'effort déployé par Rose et malgré son obstination à exaucer les vœux de la vieille mère et son maître, la pauvre se sent désappointée et humiliée par des reproches amers et des réprobations navrantes de la vieille femme qui ne cesse de la critiquer pour la moindre des choses.

Au milieu de cette condition d'esclavage marquée par les tracasseries et les disputes incessantes de la vieille femme, Rose, sous l'emprise de l'autorité tyrannique régnant dans ce château mystérieux qui refuse tout ce qui sort de l'ordinaire, n'a jamais osé frapper à la porte fermée à clé de la femme du maître qu'elle n'a jamais vue sous prétexte de sa maladie qui la rend incapable de sortir de sa chambre, raison pour laquelle c'est la vieille femme seulement qui se donne le droit de s'occuper d'elle et de lui apporter les repas.

Motivée par un désir fervent de voir la séquestrée que personne ne visite à part la vieille femme et le médecin qui l'examine de temps en temps, la

¹ Né à Brive-la-Gaillarde le 5 septembre 1965, Franck Bouysse est un écrivain français. Après des études de biologie, il s'installe à Limoges pour enseigner. Professeur dans un lycée technique, il se lance en 2004 dans l'écriture avec la publication du roman, *La paix du désespoir*, dans lequel il s'attache déjà à la psychologie de ses personnages. *Grossir le ciel* paraît en 2014 à La Manufacture de livres et connaît un beau succès. *Plateau 2015*, a reçu Prix Chapel, puis *Glaise*, 2017 dont les succès confirment l'engouement des lecteurs et des professionnels pour cette œuvre singulière et puissante. Il a reçu le prix Babelio de littérature française 2019, Le Grand Prix des lectrices Elle 2019, le prix des libraires 2019 et le Prix Audiolib 2020 pour *Né d'aucune femme*.
<https://www.babelio.com>

jeune servante, saisie par une curiosité invincible, a eu l'idée de monter sur une échelle dressée sous la fenêtre de la chambre interdite.

Surveillée discrètement par la mère du maître, la jeune bonne, inconsciente de l'étendue du prix désastreux de son indiscretion, se trouve face à une vie infernale marquée par une suite de rudes épreuves ininterrompues. Ce crime exécrable commis par Rose a été le premier instrument de sa perte.

Pour mieux expliciter la violence brutale qui parcourt le roman, il s'avère incontournable d'adopter plusieurs approches : critique, théorique et narrative. Ainsi, va-t-on étudier les éléments paratextuels proposés par le critique et théoricien français Gérard Genette et on va adopter la théorie de la violence mimétique et le mécanisme du bouc émissaire de l'anthropologue français René Girard. Outre les théories précédentes, il nous paraît utile d'incorporer les deux schémas proposés par le linguiste et sémioticien Greimas : le schéma canonique ou quinaire et le schéma actanciel qui visent à mieux éclaircir les relations interpersonnelles et à comprendre leurs comportements et leurs rôles dans le roman.

Dans cette optique notre étude portera sur ces points essentiels :

- 1- Les seuils.
- 2- Les formes de violence.
- 3- Les techniques narratives.

1- Les seuils



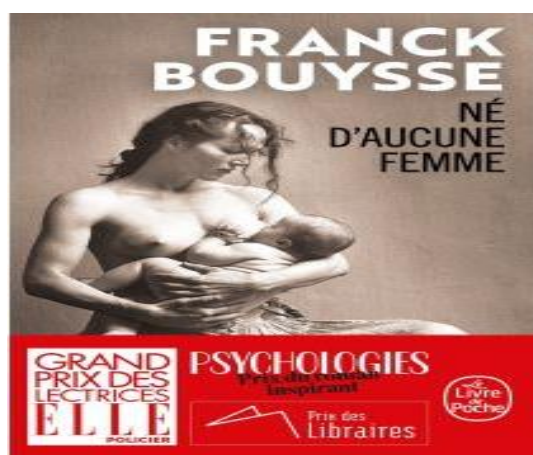
Dans son œuvre *Seuils*, Gérard Genette accorde un intérêt majeur aux éléments de la paratextualité qui accompagnent toute œuvre comme la première de couverture, le prologue, l'épigraphe, l'incipit, l'épilogue, la quatrième de couverture, les illustrations, etc.

Convaincu que ces seuils sont incontournables, Genette précise qu'"un texte sans paratexte est parfois comme un éléphant sans cornac, inversement le paratexte sans texte évoque l'idée d'un cornac sans éléphant-parade inepte." ²

A- La première de couverture

² Gérard GENETTE, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987, p.376.

Envisagée comme une vitrine ou une devanture incontournable à toute œuvre, la première de couverture qu'est le plat recto représente le premier élément paratextuel qui joue un rôle de première importance dans le choix de l'œuvre. Cette première page extérieure, considérée comme le premier contact avec l'œuvre, invite le lecteur à imaginer l'histoire relatée et l'encourage à prendre sa résolution de l'explorer ou de l'abandonner.



Comparée à la carte d'identité de l'œuvre, la première de couverture comprend tous les éléments souhaitables et les informations substantielles qui identifient et désignent l'œuvre sans confusion possible comme le nom de l'auteur, le titre de l'œuvre, la notation générique, le nom de la maison d'édition, une illustration captivante qui reflète le contenu et les prix obtenus.

I-Le titre

En examinant la première de couverture fascinante de l'œuvre en question, on remarque la présence de plusieurs éléments qui méritent d'être explorés. Le premier élément qui soulève l'intérêt du lecteur et excite sa curiosité est le titre de l'œuvre. Placé au milieu de la page, juste après le nom de l'auteur, le titre *Né d'aucune femme* attire l'attention du lecteur et l'incite à penser à des hypothèses et à imaginer les événements qui se déroulent dans le roman, raison pour laquelle le lecteur, en proie à une impatience grandissante, se précipite dans la lecture du roman en vue de rompre l'attente créée par le titre.

Le titre de notre corpus *Né d'aucune femme* commence par le participe passé apposé du verbe naître à la troisième personne du singulier, ce qui signifie que le nouveau-né est un garçon. Notons aussi que le participe passé est suivi du pronom indéfini *aucune* qui indique l'absence complète de la femme ou plutôt de la mère qui était inconnue par son fils.

En découvrant ce titre mystérieux, le lecteur commence à poser des questions qui l'intriguent : Qui est ce fils ? Comment est-il né d'aucune femme ? Qui est sa mère ? Ainsi le titre du roman a réussi à piquer la curiosité du lecteur, à éveiller son imagination et à créer une attente impatiente.

Parvenu à remplir pleinement ses fonctions, le titre travaille l'esprit du lecteur et le motive à explorer le roman afin de satisfaire sa curiosité et de trouver des réponses convaincantes.

II-La notation générique

Le titre séduisant de notre corpus est suivi par la notation générique qui indique "roman" où l'auteur relate la vie infernale endurée par Rose qui a souffert le martyre auprès des esprits mâles représentant le mal, la misogynie, la violence et l'instrumentalisation des femmes.

Malgré son prénom qui renvoie à l'optimisme, la beauté et la joie, la vie de Rose n'était jamais en rose ; au contraire c'est la noirceur qui domine toute la vie de cette jeune âme innocente. La lecture attentive de ce roman poignant permet au lecteur de découvrir que la puissance et la force naissent de la souffrance, l'affliction et l'impuissance.

Pour dissiper les ténèbres de sa vie, pour mettre fin à ses douleurs lancinantes, pour franchir les humiliations et la souffrance infligées par ses tortionnaires, Rose, armée d'une volonté en fer a pris une décision irrévocable, celle de résister, persister et d'explorer la force et la puissance qui résident dans les tréfonds de son âme. Autrement dit, elle est parvenue, à force d'obstination, à assurer sa propre survie par des stratégies parfaitement organisées qui ont fait d'elle une femme à la résilience.

III-L'illustration

L'illustration de la première de couverture exerce une influence de première importance dans le choix et la vente du roman. Selon Claude Maggiori, *"La couverture illustrée est comparée à un index avant d'être une image, un dessin, [...] C'est une loi irréversible que tout livre, s'il veut dorénavant se positionner sur le marché, doit être porteur d'une certaine image de marque."*³

Avec une image pleine page distinguée par une couleur sépia, la photographie sur la couverture, est parvenue à captiver le lecteur, à exciter sa curiosité et à l'inciter à la lecture. Ornée d'une photo somptueuse et captivante

³Claude MAGGIORI, *Création d'images. Neuf histoires de pub*, dans *Autrement*, n° 84, novembre 1986, p.24.

prise par la photographe tchèque Sara Saudkova, la page inaugurale du roman en question présente une jeune femme aux seins nus qui allaite son enfant en le couvrant d'un regard plein d'amour et de tendresse.

En contemplant ce frontispice captivant, on remarque la dichotomie de la jeune femme en deux parties opposées dont l'une représente la douceur et la tendresse incarnées par la mère qui tient dans ses bras son nouveau-né et l'autre représente la force et la résistance incarnées par le bras musclé. Ce cliché envoûtant se définit par l'aveu poignant de Rose : "[...], l'image de moi [...], comme si j'étais coupée en deux, et que le mauvais morceau plongeait le bon dans l'eau pour le noyer, et que ce morceau se démenait pour pas mourir, et je ne savais même pas si c'était bien ou pas qu'il meure."⁴

C'est par l'intermédiaire du regard qui permet une interprétation virtuelle du roman à découvrir que le lecteur, stimulé par cette image-seuil, entame la lecture. Ainsi par cette "*couverture ouverture*"⁵, le lecteur décide d'explorer l'histoire de cette jeune fille et de découvrir les raisons pour lesquelles elle était divisée en deux.

B-Le bandeau

*"Le bandeau est une pièce imprimée que l'on met autour du livre afin d'attirer l'attention du lecteur potentiel par le biais de contenus attirants. Le bandeau est une forme de publicité"*⁶

Placé au bas de notre frontispice, le bandeau de notre corpus, distingué par sa couleur rouge foncée, a réussi à éblouir le regard et l'intérêt du lecteur en mentionnant le grand nombre de prix que ce roman a remportés. Présentée par une écriture polyphonique distinguée, cette fresque pathétique a reçu un accueil enthousiaste et des louanges dithyrambiques raison pour laquelle cet immense succès retentissant a été couronné par plusieurs prix comme le Grand Prix des lectrices de *Elle* ; prix du roman inspirant Psychologies magazine et du Prix des libraires.

Soulignons que ce roman noir a été également récompensé par tant d'autres prix qui ne sont pas inscrits sur le bandeau comme le premier Prix Babelio, le Prix Audiolib 2020. Il est aussi lauréat du prix de La Maison du livre de Rodez et le Prix Passion Passerelles de la librairie Passerelles de Vienne.

De même, on peut lire sur notre bandeau cette phrase exclamative : "*La révélation ! Formidable !*"⁷ de François Busnel l'animateur et producteur de

⁴ Franck BOUYSSSE, *Né d'aucune femme*, Paris, La Manufacture de livres, 2019, p.61.

⁵ Charles GRIVEL, *De la couverture illustrée du roman populaire*, Belphegor [En ligne], 16-8-2018, p.2

⁶ <https://jeretiens.net/quelle-sont-les-differentes-parties-d-un-livre-le-bandeau>.

⁷ Franck BOUYSSSE, *Né d'aucune femme*, op.cit., le bandeau.

l'émission littéraire hebdomadaire *La Grande Librairie*. Fasciné par cette écriture chorale, le grand animateur n'a pas manqué d'exprimer son admiration pour cette phrase exclamative qui affirme que Franck Bouysse, par ce roman tragique, a été la révélation de l'année qui mérite d'être explorée.

C-L'épigraphe

Selon Gérard Genette, "*L'épigraphe appartient au péritexte, c'est-à-dire l'ensemble des textes qui accompagnent l'œuvre et en font pourtant partie intégrante, comme le nom de l'auteur, les titres, les préfaces ou les postfaces.*"⁸

Notre roman porte en épigraphe trois citations. La première : "*La nature ne fait pas rimer ses enfants.*" (Emerson)⁹

Né à Boston, Ralph Waldo Emerson est un essayiste, philosophe, poète américain et "*chef de file du mouvement transcendantaliste américain du début du XIX siècle*"¹⁰.

Dans son œuvre *La nature*, Emerson, passionné de la nature, explore des thèmes qui lui sont chers comme la liberté, la fusion et la cohésion entre l'homme et la nature, l'indépendance, l'autonomie, la capacité de se déterminer et le désir ardent de s'isoler pour explorer la correspondance entre l'homme et les différents éléments de la nature : végétal, minéral, animal. Anticonformiste, Emerson dénonce le conformisme qui exige la soumission aux opinions et aux conventions généralement admises et prône la liberté et l'indépendance. Cette grande affinité à cette attitude non-conventionnelle encourage le grand philosophe américain à inviter son lecteur à tourner le dos aux traditions et à favoriser l'attitude et le comportement des enfants qui, innocents et irresponsables, échappent à toute autorité, agissent, s'expriment et jugent les autres spontanément et librement sans tenir compte des répercussions ou des intérêts.

À l'encontre de la pensée emersonienne, Rose, la protagoniste de notre corpus est passée par tous les stades de l'humiliation physique et psychique qui reflètent un des aspects les plus cruels de la vie sociale en France au 19^{ème} siècle qu'est la misogynie : haine et exploitation de la femme par tous les moyens possibles pour servir les intérêts de l'homme. Soumise à l'autorité masculine, Rose, victime du conformisme et de l'esclavage social, était non

⁸ Gérard GENETTE, *Seuils*, op.cit., p.77.

⁹ Franck BOUYSSSE, *Né d'aucune femme*, op.cit., p.7

¹⁰ <https://Citations.Ouest France.Fr>

désirée, mais plutôt vendue, humiliée, maltraitée, violée, emprisonnée, battue, exploitée et torturée par les mâles qui s'ingéniaient à lui faire du mal.

La deuxième épigraphe : *"Si encore il s'agissait de mots, s'il suffisait de jeter un mot sur le papier et qu'on pût s'en détourner, dans la calme certitude d'avoir entièrement empli ce mot avec soi-même"*. (Franz Kafka)¹¹

Né en 1883 à Prague, Franz Kafka est issu d'une famille juive qui jouissait d'une aisance matérielle grâce à l'effort déployé par son père et son travail acharné dans son magasin commercial. Devenu fils unique après la mort prématurée de plusieurs frères, Kafka, l'aîné de trois sœurs, a subi une éducation rigoureuse infligée par un père autoritaire et tyrannique qui s'efforçait de l'affliger par des ordres et des interdits embêtants ainsi que des reproches, des menaces et des insultes incessants .

Malgré la vie opulente de sa famille bourgeoise, l'écrivain pragois, maltraité par un père despote qui ne s'intéressait qu'à son enseignement, n'a jamais été heureux ; au contraire, il souffrait d'une relation conflictuelle avec son père, marquée par la peur, la violence et la privation de tous les besoins souhaitables comme les goûts, les amis, les plats préférés, la vocation littéraire et même le choix d'une future épouse.

La souffrance de Kafka ne se restreint pas seulement à sa vie familiale mais s'étend pour atteindre sa vie professionnelle. Embauché dans une compagnie d'assurance après avoir terminé ses études de droit, il souffre de la bureaucratie et la rigueur implacable qui dominent le système du travail qui l'ont empêché d'assouvir sa passion pour l'écriture, raison pour laquelle il a présenté sa démission.

Réprimé par l'autorité puissante de son père, Kafka, sous l'emprise de ce tyran brutal, a perdu toute confiance en soi, raison pour laquelle il était hanté par un éternel sentiment de culpabilité qui l'empêchait de fonder une famille, d'avoir des enfants, de s'intégrer dans sa société, d'avoir des amis et de jouir de sa vie et finit par se recroqueviller sur lui-même. Pour échapper à la prison imposée par son père, pour s'affranchir de la contrainte familiale, pour mettre fin à sa solitude prolongée, le grand écrivain tchèque s'est réfugié dans l'écriture qui était pour lui sa consolation du soir comme il le déclare dans sa lettre à son ami Max Brod. Motivé par un désir irrésistible d'écrire, esseulé par son état d'isolement, il exprime ses douleurs et défoule ses sentiments et ses souffrances à travers l'écriture qui reflète sa vie familiale et professionnelle.

¹¹ Franck BOUYSSSE, *Né d'aucune femme*, op.cit., p.7.

L'écriture devenue pour lui une habitude consolatrice, Kafka passe chaque soir à pratiquer régulièrement cette activité nocturne qu'il compare à la prière comme il le dit dans son journal : "*Écrire comme forme de la prière*".¹²

Ce vif intérêt accordé à l'écriture aux allures spirituelles et rituelles renforce l'impact positif de la pratique de cette activité intellectuelle sur l'état d'âme de l'écrivain. Placée au rang de la prière, l'écriture pour Kafka représente une arme incontournable permettant de surmonter toutes les souffrances endurées surtout pendant la période de la maladie vorace qui a gravement altéré sa santé et qui a provoqué sa mort précoce à l'âge de quarante ans.

Dès le début du roman, Bouysse souligne la magie et la souveraineté des mots en indiquant que "*Les mots, une invention des hommes pour mesurer le monde*"¹³ ; c'est pourquoi "*Il est grand temps que les ombres passent aux aveux*"¹⁴. Face à la cruauté des hordes barbares et aux circonstances éprouvantes, Rose, convaincue que les mots sont un alibi à ses maux, n'a trouvé d'autre issue de ses afflictions que de s'enfoncer dans l'écriture et de dévouer ses peines et ses chagrins sur les papiers comme elle nous le déclare : "*Et voilà que le grand soir est arrivé, celui où j'ai décidé de me jeter dans la grande affaire des mots.*"¹⁵

Cette forme de résistance nous rappelle l'un des mécanismes de défense que la psychanalyse appelle la compensation qui consiste en "*une procédure qui vise à négativer, voire à annuler les effets perturbateurs d'un complexe, à rendre celui-ci inopérant en développant des composantes appartenant à un complexe contraire, infériorité-supériorité, échec-réussite, auto-effacement-mise en avant, avidité-sobriété...*"¹⁶

Si l'écriture était une forme de prière pour Kafka, elle était une forme de compensation et de résistance pour Rose. Dans ses cahiers, la jeune fille évoque sa passion pour les mots : "*j'ai toujours eu l'envie d'apprendre*"¹⁷. Privée d'enseignement, Rose, presque analphabète, nous apprend que c'était sa mère qui s'occupait de son enseignement en lui lisant l'Évangile et quand elle rencontrait un mot difficile dont elle ignorait le sens, "*Alors le sens venait souvent tout seul et, s'il venait pas, j'inventais, je fabriquais au mieux pour tomber juste*"¹⁸.

Cet attrait irrésistible vers les mots est traduit par ses observations clandestines du journal que le maître avait l'habitude de lire chaque matin avant

¹² Bernard LAHIRE, *À quoi sert l'écriture littéraire*, dans *Franz Kafka*, 2010, p.317.

¹³ Franck BOUYASSE, *Né d'aucune femme*, op.cit., p.9.

¹⁴ *Ibid.*, p.10

¹⁵ *Ibid.*, p.39.

¹⁶ Adolfo FERNANDEZ ZOÏLA, *Les Complexes*, Presses universitaires de France, 1993, p.95

¹⁷ Franck BOUYASSE, *Né d'aucune femme*, op.cit., p.83.

¹⁸ *Ibid.*, p.84.

de prendre son petit-déjeuner. *"Ce qui me fascinait, c'était le journal avec les mots de différentes tailles qui dansaient dessus et qui avaient l'air de m'appeler"*¹⁹. Cette fascination par les mots a donné naissance à *"une sorte de fringale"*²⁰ qu'est *"une faim de mots"*²¹.

Incapable de réprimer cette faim, Rose, avec un esprit récalcitrant tient à emporter le journal du maître avec elle dans sa chambre pour le lire. Rien n'est plus expressif que la joie exubérante qui envahit Rose en lisant ce journal en cachette chaque soir dans sa chambre : *"Les soirées à lire le journal sont devenues des moments de bonheur que j'aurais pas cru vivre au château.[...]Mon seul bien sur cette terre."*²²

Enivrée par l'effet magique de la musique qui émane des mots, Rose, s'est mise à énumérer quelques mots qu'elle appelle *"les mots magiciens : utopie, radieux, jovial, maladrerie, miscellanées, mitre, méridien, pyracantha, mausolée, billevesée, iota, ire, parangon, godelureau, mauresque, jurisprudence, confiteor, et tellement d'autres [...]"*²³.

Face à l'humiliation et la violence infligées par le maître qui l'a achetée, face à la claustration dans un asile d'aliénés imposée par ses tortionnaires et face à toutes les souffrances qu'elle a endurées, Rose s'est réfugiée dans l'écriture, raison pour laquelle elle a supplié Génie, l'infirmière de l'asile, de lui procurer tout ce qui est nécessaire à l'écriture : une plume, du papier et de l'encre pour raconter tous les événements qu'elle a vécus : *"La seule chose qui me rattache à la vie, c'est de continuer à écrire, ou plutôt à écrire, même si je crois pas que ce mot existe il me convient. Au moins, les mots, eux, ils me laissent pas tomber. Je les respire, les mots-monstres et tous les autres."*²⁴

L'écriture n'était pas seulement une forme de résistance et de défoulement pour cette jeune fille accablée mais elle était également sa bouée de sauvetage. C'est grâce à cette activité apaisante et nocturne que Rose s'est sauvée. Ayant appris la mort de sa compagne à l'asile, Rose avec l'impatience grandissante d'une détenue, a décidé de guetter cette chance et de remettre son journal à l'infirmière qui s'est chargée à son tour de le cacher sous la robe de la défunte et de prévenir le curé qui viendra pour bénir son corps, puisqu'on ne fouille jamais les curés à leur sortie de l'asile.

¹⁹ *Ibid.*, p.78

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*, p.84

²³ *Ibid.*, p.268.

²⁴ *Ibid.*, p.250

Ayant terminé la lecture de l'histoire de Rose, le curé, ému par les avanies d'un entourage brutal que Rose a essuyées et soucieux d'explorer le destin du souffre-douleur, est accouru vers l'asile pour la sauver des malfaiteurs.

La troisième épigraphe: "*Ce n'est pas devant toi que je me suis prosterné, mais devant toute la douleur humaine*"²⁵ (Fedor Dostoïevsky)

Cette épigraphe extraite du roman de l'écrivain russe Fedor Dostoïevsky *Crime et châtiment* braque la lumière sur la grande souffrance endurée par des personnages faibles, tourmentés, humiliés, harcelés, violés et bafoués par les riches et les mercantiles de la société et exprime un profond regret et une douleur mortifère pour leurs peines et leurs afflictions.

Malheureusement, chaque personnage essaie de sortir de son tunnel ténébreux par des moyens illégitimes ou malhonnêtes, raison pour laquelle leurs situations s'exacerbent de plus en plus et ils finissent par subir des destins inexorables.

Raskolnikov, le héros de ce roman attristant est un jeune homme russe qui trébuche dans l'indigence qui le prive de subvenir aux besoins de sa famille et d'épouser sa voisine Sonia dont il est amoureux. Désespéré de trouver un travail lucratif qui lui permet une vie décente, le jeune russe, face à sa vie misérable auprès d'une mère malade et une jeune sœur obligée de se marier avec un homme odieux mais riche qui ne pense qu'à ses convoitises et face à l'injustice sociale qui domine la société russe au XIX^{ème} siècle, décide de voler et tuer la vieille usurière cupide qui exploite les pauvres.

Quant à sa voisine Sonia, elle souffre le martyre auprès d'un père ivrogne et chômeur, de sa marâtre malade et aliénée et d'un tourbillon d'enfants qui ont besoin d'être nourris. L'aînée d'une fratrie nombreuse, la jeune fille, voulant assurer sa propre survie ainsi que celle de sa famille s'abîme dans la prostitution qui lui était la seule issue.

Victimes de l'injustice sociale, les deux amoureux Raskolnikov et Sonia, en proie à un désespoir insondable, ont transgressé la limite de la morale. Convaincu qu'il a le droit de tuer et de se venger de cette société oppressive, Raskolnikov est devenu un criminel pourchassé par la police et Sonia a vendu son corps. Cependant, elle encourage son amant à aller avouer son crime exécrable à la police afin de s'affranchir du sentiment de culpabilité qui s'empare de lui et du remords qui le ronge.

Après de longues supplications de la part de Sonia et avant d'aller se livrer à la police, Raskolnikov s'incline devant Sonia et embrasse ses pieds en lui

²⁵ *Ibid.*, p.7

disant cette phrase émouvante : *"Ce n'est pas devant toi que je me suis prosterné, mais devant toute la douleur humaine"*.²⁶

L'affliction et la douleur de Sonia trouvent leur écho chez Rose, l'héroïne de Bouysse. Soulignons que la souffrance de Rose a commencé au sein de sa famille où le père répétait sans cesse que *"Les filles sont la ruine d'une maison"*²⁷ comme si elles étaient seules la cause principale de la misère et de la pauvreté de leur famille. Même la mère n'a jamais essayé de le contredire ; au contraire elle se sentait coupable car elle était incapable de porter un fils au lieu de ces quatre filles "inutiles".

Puis, la douleur de Rose augmentait et a atteint son apogée dans le château du maître de forge qui l'a achetée pour l'humilier et l'exploiter sur le plan physique et psychique.

D-La quatrième de couverture

La quatrième de couverture est *"l'échantillon gratuit que l'on donne au client pour qu'il veuille en avoir plus"*.²⁸

Envisagée comme appât, cette dernière page extérieure, séduit le lecteur et l'incite à acheter le roman pour l'explorer. L'amorce qui attire le lecteur de notre corpus comprend un extrait de l'œuvre qui représente son point culminant.

Courte et précise, cette page verso de *Né d'aucune femme*, présente le dialogue essentiel du roman qui s'est déroulé entre l'infirmière et le curé et qui dévoilait le secret de Rose à travers ses cahiers dissimulés sous la robe de la cohabitante décédée de l'asile. Cet extrait est suivi d'une brève biographie séduisante de l'écrivain, le thème principal du roman et l'accueil enthousiaste qu'il a reçu.

2-Les formes de violence

En lisant cette fresque poignante, on remarque l'omniprésence de scènes saturées de violence brutale et traumatisante. Tout au long du roman, le lecteur est choqué par des spectacles insoutenables marqués par les cris, les larmes, le sang, les coups, la douleur, la torture, la peur, les supplications et la mort incontournable.

La plupart des victimes qui ont subi des sévices corporels dans notre corpus sont des femmes ou des filles impuissantes, chétives, dépendantes et

²⁶ *Ibid.*,p.7

²⁷ *Ibid.*,p.40

²⁸ <https://ecrire-et-etre-lu.com>

dépourvues de toute arme. Ainsi nous allons braquer la lumière sur les formes de violences qui figurent dans le roman.

A-La violence sociale

Dans *Né d'aucune femme*, la violence sociale se traduit par l'inégalité entre les classes sociales, la misogynie et la condition de femme réduite à sa nature de génitrice comme nous le confirme la mère de Rose : "*Le Bon Dieu nous a aussi créées pour ça, nous autres les femmes, faire des enfants et puis rester dans l'ombre.*"²⁹

Ce rôle de procréation est renforcé par la métaphore qui réduit la femme à une poule. Ainsi le maître et sa mère voulaient que Marie, la femme du maître "*ponde un héritier*"³⁰ et c'est bien la même raison pour laquelle le maître a acheté Rose comme elle nous le révèle : "*l'héritier qu'il veut que je lui fasse pour qu'il devienne le leur.*"³¹

Dès le début du roman, Rose, accablée du sentiment pénible d'être une fille non désirée et sans valeur, dénonce dans son journal la condition lamentable et la position déplorable de la fille qualifiée de malédiction horrible dans une société rurale : "*Les filles valent pas grand-chose pour des paysans, [...], pas ce que des parents attendent pour faire marcher une ferme, vu qu'il faut des bras [...]*"³². Malgré l'effort déployé par Rose et ses trois sœurs et leur travail acharné à la ferme, leur père n'a jamais été satisfait et de surcroît il tenait à les mépriser et à les dévaloriser en répétant "*que ça suffisait pas, que ça suffirait jamais.*"³³

Ce blocage de mentalité s'exprime par le sentiment de culpabilité qui a saisi la mère de Rose à cause de son incapacité de tenir sa promesse et de mettre un fils au monde. Ce sentiment pénible se renouvelle chaque fois qu'elle accouche d'une fille. Mère de quatre filles, la mère de Rose, désespérée d'avoir un fils, est considérée comme une personne qui n'a pas réussi à être à la hauteur des attentes de son époux comme de celles de sa société : "*Si seulement elle avait tenu sa promesse, Onésime n'aurait pas vendu Rose, [...]. C'était entièrement de sa faute, une faute qu'elle avait cru rejeter sur Onésime.*"³⁴

Cette culture rurale misogyne est apparue clairement quand le père de Rose l'a traitée comme un objet à vendre. Après avoir signé un contrat avec le

²⁹ Franck BOUYSSSE, *Né d'aucune femme*, op.cit., p.95.

³⁰ *Ibid.*,p.186.

³¹ *Ibid.*,p.189.

³² *Ibid.*,p.40.

³³ *Ibid.*,p.41.

³⁴ *Ibid.*,p.248.

"diable", Onésime, le père de Rose, ayant reçu le prix de sa fille, l'a obligée à suivre aveuglément son maître. Soumise à sa situation déplorable, la jeune fille a réagi ainsi : *"Alors, j'ai suivi le type [...] parce qu'on m'avait toujours appris à obéir aux hommes sans discuter. Personne se souciait de nous"*³⁵

Achetée par un riche propriétaire, la jeune fille est traitée comme un objet inerte qui lui appartient et puisqu'elle est sous son toit elle n'a qu'à obéir à ses ordres sans la moindre protestation. Ainsi Bouysse exprime-t-il la domination masculine et la soumission de la femme à travers le maître : *"Tu m'appartiens, [...]. Tu m'appartiens pour toujours, il a répété."*³⁶

La violence sociale trouve son plein épanouissement quand la vieille mère menace Rose par une sanction exemplaire parce qu'elle a eu la hardiesse de monter sur une échelle pour apercevoir, à travers le volet l'intérieur de la chambre interdite de la femme du maître. Afin de lui indiquer sa faute incommensurable et afin de lui rappeler sa place subalterne qui est impossible à changer, la vieille mère, sur un ton méprisant, explique à la jeune campagnarde que *"chacun doit rester à sa place et que l'huile surnage toujours au-dessus de l'eau, ainsi va le monde."*³⁷

Cette même discrimination sociale se manifeste clairement à travers les reproches calomnieux que la vieille mère a adressés à Edmond, le demi-frère de Charles, le maître de forge. Submergée d'une colère incontrôlable, la vieille, sur un ton sec et assuré qui prend l'allure d'une haine viscérale, dénonce les frasques de jeunesse de son mari qui a apporté au monde un fils illégitime fruit d'une relation avec une servante qui travaillait autrefois chez lui. Dégoutée par l'existence d'Edmond, arrivé par contretemps, la vieille s'est mise à l'humilier et à lui proférer des insultes et des paroles offensantes afin de lui rappeler ses origines inférieures et sa position abjecte dans cette famille.

Bien qu'Edmond soit le demi-frère de Charles et qu'il ait les mêmes droits que lui, sa marâtre, méchante et agressive, s'efforce de le priver de tous ses droits et le traite comme un esclave : *"Qu'est-ce que tu as cru, pauvre abruti ? Que j'allais accepter que tu poses un de tes pieds dans cette maison par bonté d'âme ? [...] ! Tu es réduit au rôle que tu as à jouer, ni plus ni moins. Je me suis battue toute ma vie pour que la famille ne s'arrête pas... la famille.... c'est cela le plus important."*³⁸

³⁵ *Ibid.*,p.43.

³⁶ *Ibid.*,p.156.

³⁷ *Ibid.*,p.97

³⁸ *Ibid.*,p.174.

La vieille n'a pas manqué de lui rappeler qu'il est le résultat *"de je ne sais quel infortuné hasard, d'une pulsion assouvie un soir de beuverie entre les cuisses de la putain qu'était ta mère. [...]. Tu vas continuer de rester à ta place, [...]. Comment as-tu pu imaginer transmettre un demi-sang, et qu'autre chose qu'une monstruosité pourrait en sortir un jour ? Pauvre fou."*³⁹

B-La violence sexuelle

Il s'avère que l'affectation assignée à la jeune fille n'était pas l'objectif essentiel de son achat car l'esclavage de Rose ne se restreint pas aux tâches ménagères qu'on lui a infligées.

La violence que Rose a subie par ce châtelain dépravé renvoie à la théorie de René Girard sur le mécanisme du bouc émissaire qui consiste à polariser le lynchage de *"tous contre un"*⁴⁰ : la violence contre une seule victime qui doit être faible, impuissante et inférieure aux autres.

Tel était le cas de Rose, cette jeune fille innocente qui a été le bouc émissaire deux fois. La première fois de sa famille : l'aînée de trois sœurs, elle a été vendue pour sauver sa famille des affres de la misère et de la pauvreté. La deuxième du maître et de sa mère qui l'ont instrumentalisée dans leurs intérêts personnels.

En examinant les événements ultérieurs de notre corpus, nous découvrons que l'agressivité sexuelle que la jeune fille a subie était l'objectif principal depuis *"qu'elle avait posé les pieds au château, et sûrement même avant que son père l'ait vendue"*.⁴¹

Rien n'est plus choquant que le plan parfaitement organisé par le maître et sa mère. Ayant battu à mort sa femme lors d'une scène conjugale, le maître, pour dissimuler son crime scabreux, a demandé à son médecin de faire tout ce qui est nécessaire pour éviter la décomposition du cadavre jusqu'à ce qu'il cherche une victime ou plutôt un bouc émissaire qui peut porter l'héritier souhaité. Et afin que cet héritier soit légitime, le riche propriétaire, épaulé toujours de sa mère, décide de garder sa femme dans sa chambre et de cacher à tout le monde sa mort et d'acheter Rose non pas pour remplacer la servante précédente mais pour qu'elle porte l'héritier attendu. Le jour où Rose devrait mettre au monde cet héritier serait le même que le médecin, ami du maître,

³⁹ *Ibid.*, p.175.

⁴⁰ René GIRARD, *La Violence et le sacré*, Paris, Grasset, 1972, p.119.

⁴¹ Franck BOUYASSE, *Né d'aucune femme*, *op.cit.*, p.99.

signerait l'acte de décès de sa femme Marie, prétendant qu'elle est morte en accouchant.

Pour exécuter ce plan démoniaque, *"l'ogre"*⁴² qu'est le maître, soutenu par *"la sorcière"*⁴³ qu'est la vieille mère, décide d'abuser de la jeune fille. Selon la vieille, cette agression sexuelle est le châtement le plus adéquat au crime commis par Rose qui a osé transgresser les lois de la maison en essayant d'explorer la chambre interdite de la femme du maître.

Dans un spectacle affreux qui s'étend sur trois pages, Bouysse nous décrit minutieusement cette épreuve abominable vécue par la jeune fille comparée à *"un morceau de viande sur un billot"*⁴⁴ qui apitoie les cœurs les plus endurcis.

Cet abus sexuel n'était pas le dernier, *"C'était toujours le même calvaire"*⁴⁵. Chaque soir, le maître suit la jeune fille dans sa chambre après une longue journée de travail harassant pour la prendre.

C-La violence physique

La première victime de la violence physique qui nourrit le roman tout entier est la protagoniste Rose. La vie de cette jeune fille dans le château du maître de forge n'est qu'un calvaire marqué par une souffrance continue et une violence inouïe sur tous les plans. Rien n'est plus expressif que cette mauvaise impression que Rose a produite dès le premier jour dans le château : *"J'étais peut-être tombée chez des fous, avec le maître qui ressemblait à un ogre, sa dame souffrante, [...], et la vieille qui avait l'air d'un démon."*⁴⁶

La violence physique à l'égard de Rose commence après une transaction ignominieuse selon laquelle Rose a été vendue par son père à un riche propriétaire à travers un pacte signé. Dès son arrivée au château, la petite gamine de quatorze ans a été chargée de s'occuper du ménage de cette immense maison étrangère, sous la surveillance vigilante de la vieille mère qui ne pardonne pas la moindre faute et ne cesse jamais de lui faire des remarques et des remontrances acerbes.

Ce travail éreintant, bien qu'il soit parfaitement accompli par la jeune fille, n'était jamais rétribué. La petite Rose se met au travail du lever au coucher du soleil en échange de nourriture et de couche seulement comme si elle était une bête.

⁴² *Ibid.*, p.60.

⁴³ <https://bonnesfeuillesetmauvaiseherbe.wordpress.com>.

⁴⁴ *Ibid.*, p.132.

⁴⁵ *Ibid.*, p.184.

⁴⁶ *Ibid.*, p.60.

Le supplice physique infligé à Rose par ses tortionnaires atteint son apogée après sa tentative de fuite. Incapable de tolérer la géhenne où elle vit, la jeune villageoise, sans tenir compte d'éventuelles poursuites, a décidé de fuir les lieux. Ayant découvert sa disparition du château, le maître, au comble de l'irritation, s'est dépêché à sa poursuite avec ses chiens sauvages.

Pour se venger de la pauvre fille qui a osé penser à la fuite, pour lui faire payer cher le prix de sa tentative d'évasion et lui rappeler qu'elle lui appartient tant qu'elle est vivante, le maître, dénué de toute humanité et avec une intention d'allure vindicative, a saisi une longue tige de fer, l'a plongée dans le feu et sous l'emprise d'une colère indescriptible, l'a posée sous son oreille droite pour la marquer. Rien n'est plus expressif que cette description éloquente qui évoque la douleur de Rose : *"sur le coup, j'ai cru que la tige me traversait la gorge, qu'elle me brûlait entièrement, et aussi mes cris, que toute la douleur que je ressentais était repoussée à l'intérieur de mon corps dans un seul grand cri qui sortirait jamais."*⁴⁷

Cette marque au fer rouge n'était pas la fin du supplice de Rose. Il s'avère que cette sanction physique n'était pas suffisante aux yeux du maître, raison pour laquelle il a décidé de lui infliger une nouvelle torture plus grave. Pour avorter toute tentative possible de fuite et pour la priver de sa liberté, le maître, insensible à la douleur de Rose, a décidé de la ligoter en attachant son poignet à un anneau fixé à un barreau de son lit pendant la nuit. Pour lui permettre d'accomplir ses tâches ménagères pendant le jour, le bourreau qu'est le maître retire les menottes qui l'attachent au lit pour entourer ses chevilles avec des anneaux fixés à une grosse chaîne qui lui permet à peine de se déplacer.

Entre les menottes qui attachent son poignet pendant la nuit et les fers qui entravent ses déplacements et limitent ses mouvements pendant le jour et les viols récurrents du maître chaque soir, Rose souffre le martyr. La chute foudroyante de la jeune fille au fond de l'abîme est effrénée. Pire encore, cette rude épreuve qui a affligé Rose n'était pas la dernière. Son destin s'assombrit de plus de plus par ses tortionnaires quand elle a tué le maître en versant la mort-aux-rats dans le mélange d'une galette. Incapable de secourir le maître, le médecin, saisi d'un état de fureur indescriptible, a giflé brutalement la jeune fille qui nous raconte sa souffrance : *"[...] il m'a balancé une grande gifle qui m'a fait basculer par terre."*⁴⁸ Et de surcroît, il l'a enfermée avec le cadavre de la femme du maître pendant une semaine. Séquestrée avec un cadavre dans une chambre glaciale, sombre et nauséabonde, Rose, recroquevillée sans sommeil,

⁴⁷ *Ibid.*, pp.158-159.

⁴⁸ *Ibid.*, p.214.

n'avait comme nourriture qu' "un plateau avec de l'eau, du pain et du jambon cru"⁴⁹. Alors, elle s'affaiblit de plus en plus et souhaite "qu'ils la laissent seule assez longtemps pour mourir de faim. Partir doucement c'était tout ce qu'elle souhaitait."⁵⁰

L'humiliation physique infligée à Rose s'est renouvelée quand elle est tombée enceinte. Ayant découvert la grossesse de Rose, le médecin et la vieille ont décidé de la transporter à l'asile de fous où le médecin devait s'occuper d'elle jusqu'à son accouchement. Arrivée à l'asile, Rose, en proie à un vif désappointement, découvre qu'elle était "épinglée dans son lit comme le Jésus sur sa croix."⁵¹

Les sévices subis par la jeune fille étaient accentués par la privation de ses cheveux coupés au niveau de son cou dès son arrivée à l'asile. À ce supplice s'ajoute la souffrance physique lors de son accouchement toute seule dans sa chambre à l'asile sans l'intervention du médecin ni celle de l'infirmière comme elle nous l'explique : "Quand j'ai senti que c'était le moment, je me suis agrippée aux sangles en serrant les dents et j'ai laissé faire"⁵²

Au milieu de la souffrance et la douleur de l'accouchement, la jeune fille s'est efforcée de couper le cordon ombilical à l'instar de son père qui s'est habitué à couper le cordon des veaux et des agneaux avec son couteau. Comme elle n'avait pas de couteau, elle l'a coupé avec les dents malgré la douleur qui en a résulté : "Quand on est habitué à la souffrance, on fait plus facilement avec, on sait comment s'y prendre pour la refouler."⁵³

Tel est le calvaire enduré par une adolescente de quatorze ans et les différents aspects de la violence physique qu'elle a subie. Entre les viols indéfectibles, le stigmate affligeant au fer rouge, les fers attachant ses mains et ses pieds, la douleur et la souffrance d'un accouchement unique en son genre, la vie de Rose n'est qu'un enfer infligé par des tortionnaires qui l'ont mise aux galères.

La deuxième victime de la violence corporelle dans le roman en question est Onésime, le père de Rose. Rongé par le remords, submergé d'un incommensurable sentiment de culpabilité d'avoir signé un pacte avec le "diable" pour vendre sa fille, a décidé d'affronter le maître pour la récupérer quel que soit le prix. La rixe violente qui a eu lieu entre Onésime et Charles nous rappelle la

⁴⁹ *Ibid.*,p.216.

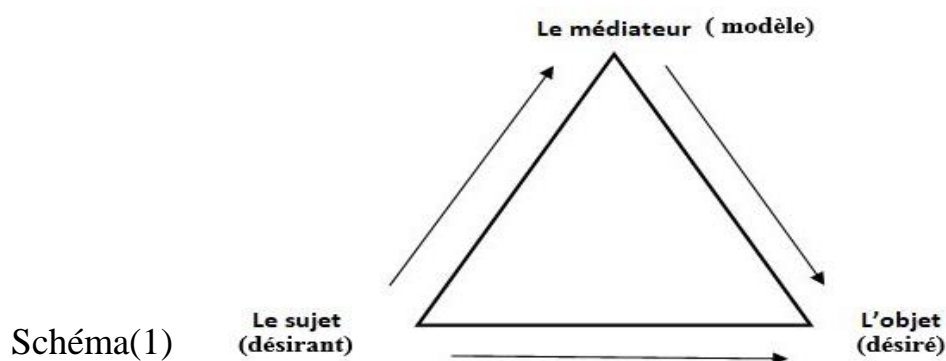
⁵⁰ *Id.*

⁵¹ *Ibid.*,p.219.

⁵² *Ibid.*,p.240

⁵³ *Ibid.*

théorie de la violence mimétique de René Girard le créateur de la théorie mimétique : "tout désir est l'imitation du désir d'un autre."⁵⁴



Selon Girard, le désir d'imiter l'autre et de convoiter tout ce qu'il désire mène à la rivalité et à la violence meurtrière : "Ce ne sont donc pas les différences qui sont source de violence, mais bien les ressemblances."⁵⁵

Comme Rose était l'objet désiré par son père qui représente le sujet désirant et par son maître le médiateur, elle était la source d'une rivalité et d'une concurrence indéfectibles. Motivé par une pulsion irrésistible de rectifier sa faute et de sauver sa fille des griffes de cet animal féroce, Onésime, insoucieux de toutes les menaces proférées par le maître qui, selon le contrat signé, interdit à quiconque de toucher à ce qui lui appartient sans son autorisation, décide de faire face à ce danger périlleux qui risque de gâcher la vie de sa fille. Rien n'est plus terrible que la scène effroyable où le maître a battu à mort le père de Rose devant elle : "Le maître de forge [...] écrasa son front sur le visage offert à sa fureur avec une violence inouïe, [...] le nez explosa sous l'impact. Le maître de forge recommença. D'autres os craquèrent, et il recommença encore et encore avec une rage qui semblait se nourrir de tous les coups précédents".⁵⁶

Convaincu que Rose fait partie de ses propriétés, le maître de forge qui ne lâche jamais une proie, a frappé Onésime à grands coups de tête ininterrompus, et le père malheureux, sous l'impact des attaques frénétiques menées à l'improviste, a subi une hémorragie interne et externe et finit par trouver la mort immédiate sous le regard de sa fille.

Ce spectacle horrible ne se limite pas au meurtre, mais a été suivi d'un autre plus traumatisant. La mort du père de Rose n'était pas suffisante aux yeux du monstre. Après avoir tué ce pauvre paysan, le criminel diabolique a jeté

⁵⁴ René GIRARD, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, Grasset, 1961, p.3

⁵⁵ Eric HAEUSSLER, *Des figures de la violence, Introduction à la pensée de René Girard*, Paris, L'Harmattan, 2005, p.17.

⁵⁶ Franck BOUYSSSE, *Né d'aucune femme*, op.cit., p.166.

son cadavre au feu sans manifester la moindre pitié pour Rose. Ainsi, la fille a été la seule spectatrice et le seul témoin de ce crime exécrable. Complètement consumé par le feu, le corps de la victime "*est devenu de la couleur du charbon, [...]. Et puis, il y a plus eu que des os, eux aussi de la même couleur que le charbon*".⁵⁷

La vengeance et la violence ont atteint leur point culminant quand le maître a utilisé un marteau pour broyer les os restant du cadavre "*jusqu'à ce qu'ils deviennent de la cendre mélangée au charbon*".⁵⁸

D- La violence psychique

Si la violence physique a laissé des cicatrices et des traces indélébiles sur le corps de la victime qu'est Rose, la violence psychique a fait d'elle une âme en lambeaux avec un cœur brisé. Dès les premières pages du roman, Bouysse évoque la violence psychique qui était inhérente à la souffrance physique et qui était plus insondable et plus douloureuse.

Le calvaire enduré par Rose a été marqué par des larmes et des sanglots sans répit. Séparée de son père pour la première fois, Rose, avant même de découvrir qu'elle a été vendue, s'est mise à supplier le maître en pleurant de dire au revoir à son père qui l'a pourtant vendue : "*Faut que j'aie dit au revoir à papa, j'ai dit les yeux gonflés de larmes. [...]. Laissez-moi au moins lui dire au revoir, je vous en prie, monsieur, après je reviens, j'ai dit en tremblant*"⁵⁹⁴¹

Le jour de son arrivée au château était terrible. Mal accueillie par la vieille mère qui s'est ingéniée à lui infliger des travaux domestiques qu'elle devait accomplir sans discuter, la nouvelle venue s'est mise à pleurer en épluchant les légumes dans la cuisine : "*Ma famille est revenue, et les larmes se sont mises à couler d'un seul coup, [...]. J'en voulais à mon père, et aussi à ma mère. Je les maudissais de m'avoir fait naître, vu que tout ce qu'ils avaient à m'offrir, c'était d'être l'esclave de gens qui m'étaient rien et qui avaient tout l'air de vouloir m'en faire baver*"⁶⁰.

Cet état de détresse qui s'est emparé de la jeune adolescente et les larmes intarissables qui ne cessaient jamais de couler se répétaient chaque soir quand elle remontait dans sa chambre : "*Assise sur mon lit, j'ai de nouveau fondu en larmes, mais c'étaient pas les mêmes larmes que la veille, celles-là,*

⁵⁷ *Ibid.*,p.172.

⁵⁸ *Id.*

⁵⁹ *Ibid.*,p.41.

⁶⁰ *Ibid.*,p.49.

elles me brûlaient les yeux. [...]. Le dur travail à la ferme, c'était bien plus enviable que d'obéir à ces gens, si loin de ma famille."⁶¹

La souffrance psychique de Rose s'exprimait par son désir ardent de se suicider pour mettre fin à sa torture. Humiliée de fond en comble après la leçon de l'eau et de l'huile, elle nous fait part de sa détresse : "*J'aurais eu envie de disparaître dans un trou pour plus jamais en sortir, de ne pas être du tout, [...]. L'idée d'en finir m'est venue pour la première fois dans la tête et j'avais encore quinze ans.*"⁶²

Le supplice psychique se poursuivait avec la scène traumatisante et douloureuse du viol par le monstre sous le regard de sa mère qui n'a pas bougé un cil devant les supplications de Rose. Dégoutée de son corps et de l'agression sexuelle qu'elle a subie, Rose se sentait moins que rien, raison pour laquelle elle s'est remise à pleurer tout en essayant de vomir pour sortir ce qui est entré dans son ventre mais en vain.

L'humiliation psychique trouve également son plein épanouissement quand le maître a contraint la petite Rose à assister au spectacle odieux du meurtre de son père. Eberluée devant le massacre de son père, Rose, incapable de le défendre, s'est mise à pleurer, à crier et à supplier le tortionnaire de s'arrêter sans succès. Sadique et indifférent, le bourreau, heureux d'humilier la jeune fille, s'efforce de lui affliger les pires maux en tuant son père et en brûlant son cadavre devant elle. La pauvre, dans toute son impuissance, n'a pourtant pas pu éviter le sentiment de culpabilité qui s'est emparé d'elle et s'est mise à se lamenter sur son destin inexorable : "*J'étais à genoux. Je pleurais. [...]. Je pensais être la seule responsable de ce qui venait de se passer. Je pensais être la seule coupable, que tout était écrit depuis le jour de ma naissance. Si j'étais pas née, rien lui serait arrivé, il vivrait encore, et pas moi. [...]. Je pensais juste à mon père et à moi, à lui mort, à moi vivante, [...].*"⁶³

La douleur psychique a atteint son paroxysme quand le bourreau s'est mis à écraser les os de son père avec un gros marteau en regardant la jeune fille pour s'assurer qu'elle ne manquait rien de cette scène épouvantable. Devant cette violence brutale et inhumaine, Rose se lamente : "*Je voulais me jeter dans le vide, un vide, n'importe lequel, parce que je pouvais pas supporter davantage, et je me suis évanouie*"⁶⁴.

⁶¹ *Ibid.*,p.61.

⁶² *Ibid.*,p.99.

⁶³ *Ibid.*,p.170.

⁶⁴ *Ibid.*,p.172.

La souffrance psychique endurée par Rose se prolongeait encore et en évidence quand elle était emprisonnée dans la chambre de Marie la morte, après avoir empoisonné le maître son époux. Terrorisée d'être enfermée avec un cadavre, Rose rapetissée, ne cessait de pleurer en pensant au châtement qui l'attendait après le meurtre du maître.

L'état psychique de Rose s'aggrave en allant de mal en pis quand Edmond a divulgué les zones chargées d'ombre de la vie du maître. Grâce à Edmond, Rose a découvert tous les secrets du maître : l'énigme de la chambre interdite de Marie la femme du maître tuée par lui et enfermée dans sa chambre jusqu'à l'arrivée d'une remplaçante qui peut porter un héritier, la relation qui lie Edmond, le jardinier et le palefrenier au maître et le plan du maître et sa vieille mère pour préserver le nom de la famille. Ébranlée par ces surprises choquantes, Rose, maudissait Edmond : "*[...] je le maudissais parce qu'il n'avait pas su me protéger, je le maudissais.*"⁶⁵

Les larmes qui accompagnaient Rose lors de son calvaire continuaient à couler quand elle était enfermée à l'asile de fous jusqu'à son accouchement. Attachée avec des sangles, Rose ne cessait de pleurer : "*Les larmes se sont mises à couler de mes yeux sans prévenir, [...]. L'eau sortait de moi naturellement, [...]. J'aurais voulu qu'elle s'arrête jamais de couler pour que je me vide complètement, que je me dessèche comme une cosse de haricot oubliée, que tout ce qui était encore vivant en moi parte avec l'eau.*"⁶⁶

La torture psychique de Rose s'approfondit et devient une plaie ouverte quand la vieille mère avait enlevé son bébé six jours après sa naissance.

Privée de son nouveau-né, Rose, affolée à l'idée de ne plus revoir son petit, criait comme une aliénée : "*Je criais comme la folle que j'étais pas et que je voulais devenir puisque je pouvais même pas mourir. Ces cris, ils m'ont plus jamais quittée, même dans le silence de ma bouche, ils continueront à être criés vers l'intérieur jusqu'à ma mort.*"⁶⁷ Cris et larmes ont accompagné Rose tout au long la période qu'elle a passée dans l'asile et qui a duré quatorze ans.

3-Les techniques narratives

Incontestablement, les techniques narratives choisies par l'auteur pour présenter son œuvre exercent une influence de première importance sur le lecteur. Ce sont les processus d'écriture avec tous les niveaux qui attirent le lecteur et donnent une valeur considérable à l'œuvre.

⁶⁵ *Ibid.*,p.185.

⁶⁶ *Ibid.*,p.219.

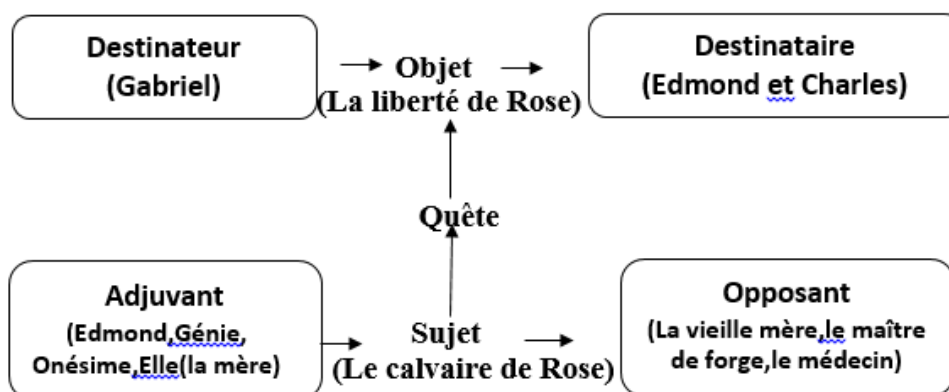
⁶⁷ *Ibid.*,p.245.

détention dans l'asile et où elle divulgue tous les crimes et les secrets de son maître et de sa vieille mère.

5-État final : la fuite de Rose de l'asile avec son amant Edmond et leur fils Charles.

À la lecture de notre fresque fascinante, nous constatons qu'elle se compose de 43 fragments divisés ainsi : deux fragments intitulés *l'homme* et deux autres intitulés *l'enfant*. Cinq fragments portent le prénom *Gabriel* et cinq autres portent la quatrième personne du singulier *Elle* qui désigne la mère de Rose. Sept fragments portent le prénom *Onésime*, le père de Rose et sept autres portent le prénom *Edmond* le demi-frère de Charles le maître de forge. Quant à la protagoniste *Rose*, elle s'est taillée la part du lion en occupant toute seule 15 fragments où elle relate son histoire accablante par le biais de ses cahiers.

De cette division qui ne remonte pas au hasard, on peut déduire que les personnages dont le nombre de fragments sont égaux jouent le même rôle dans la vie de Rose mais leur destin à chacun est différent. À titre d'exemple, le nombre de fragments consacrés à *l'homme* et à *l'enfant* sont égaux (deux à chacun) car ils représentent le même personnage qu'est le fils de Rose. De même, le nombre de fragments consacrés à *Gabriel* et à *Elle* est le même (cinq à chacun) car les deux personnages ont participé au sauvetage de Rose, chacun à sa manière. Quant aux fragments réservés à *Onésime* et à *Edmond*, ils ont à leur tour le même nombre (sept) car les deux ont essayé de sauver Rose. Onésime a échoué et a payé cher le prix de sa faute irréparable et impardonnable, tandis qu'Edmond a réussi à la libérer. Selon le schéma actantiel de Greimas, les rôles des personnages se répartissent ainsi :



Schéma(3)

En compulsant les fragments discontinus de notre roman, nous remarquons qu'ils oscillent entre des fragments écrits en focalisation interne et externe. Les fragments consacrés à *Gabriel*, *Rose* et *Edmond* sont écrits en focalisation

interne où le protagoniste s'exprime en utilisant la première personne du singulier "Je" ; alors que les fragments réservés à *l'homme*, *l'enfant*, *Elle* et *Onésime* sont écrits en focalisation externe où le narrateur utilise la troisième ou la quatrième personne du singulier "il "ou "elle" qui désigne le personnage.

2-L'analepse

Dès le début du roman, le lecteur explore une œuvre non-linéaire écrite à plusieurs voix. Pour faire la connaissance de ces différentes voix discontinues, Bouysse a eu recours à ce que Genette appelle des "*anachronies narratives* qui sont *les différentes formes de discordance entre l'ordre de l'histoire et celui du récit*"⁶⁸ et qui contribuent à des rétrospections ou flash-back. Ces retours en arrière permettent au lecteur de laisser l'histoire racontée, de plonger dans une histoire passée et de retourner de nouveau à l'histoire qui a été suspendue dans un continuel aller/retour qui s'étend tout au long du roman.

Le premier fragment ou plutôt la première voix qui représente l'incipit inaugural de notre roman est celui de *l'homme*. Écrit en focalisation externe, cet incipit accrocheur présente un spectacle pittoresque où s'entremêlent les trois correspondances : visuelle, auditive et olfactive. Au milieu de ce spectacle, l'auteur donne à son lecteur des informations mystérieuses et énigmatiques sur un homme anonyme afin d'inciter le lecteur à imaginer son identité.

Précisons que ce court fragment se compose de sept paragraphes ; chacun est introduit par une phrase écrite en focalisation interne et en italique, raison pour laquelle le lecteur se sent perplexe et incapable de connaître qui est cet homme inconnu.

Ce fragment stimulant est suivi d'un autre intitulé *l'enfant*. Dans ce fragment concis, l'auteur nous présente un enfant âgé de cinq ans qui a échappé à la vigilance de sa famille pour aller à l'écurie où se trouvent des chevaux.

Ayant aperçu l'enfant, l'un des chevaux "*réputé par sa fougue et sa part indomptable*"⁶⁹, s'est mis à renâcler et à s'ébrouer jusqu'à ce que l'enfant ait perdu connaissance. La lecture de ce fragment énigmatique soulève la curiosité du lecteur qui ne sait pas encore qui est cet enfant. C'est pourquoi il s'efforce de déchiffrer son énigme ainsi que celui de l'homme qui le précède.

Après ces deux fragments mystérieux, le lecteur se trouve en face d'une nouvelle voix qui est celle de *Gabriel* qui représente un des personnages principaux qui ont joué le rôle du catalyseur dans la transformation du destin de Rose. Écrit en focalisation interne, le fragment Gabriel qui est un vieux curé

⁶⁸ Gérard GENETTE, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, p.79.

⁶⁹ *Ibid.*, p.14.

septuagénaire, nous donne des informations sur sa vie professionnelle en tant que curé à qui on a octroyé "*l'insigne honneur de servir l'Église*"⁷⁰. Le fragment nous présente également son sacristain Charles, un jeune homme orphelin et muet, raison pour laquelle il était placé chez les Jésuites avant d'être au service du curé Gabriel depuis un an ; de même il nous expose un aperçu historique de l'ancien monastère qui a été transformé en asile de fous. Le vieux curé n'a pas manqué de nous raconter les circonstances qui l'ont obligé à porter le secret de la malheureuse Rose pendant quarante-quatre ans.

Ainsi, Bouysse a-t-il commencé le roman par l'analepse ou, à l'instar des œuvres cinématographiques, par la technique du flashback. Cette technique romanesque, caractérisée par la rétrospection, relie le passé au présent et crée une atmosphère de suspense qui s'étend jusqu'à la fin du roman.

Dans ce fragment, Gabriel nous apprend qu'il avait vingt-huit ans quand une femme inconnue est venue le chercher à l'église pour lui demander de récupérer les cahiers d'une certaine Rose dissimulés sous la robe d'une défunte qu'on allait lui demander de bénir à l'asile de fous.

De même, le vieux curé nous apprend la présence d'un homme étranger aux funérailles de la défunte. Dérangé par la présence de cet inconnu, Gabriel, piqué par la curiosité, a essayé de définir son identité ou de savoir la relation qui le relie à la morte, mais en vain. L'étranger, insoucieux de toutes les interrogations soupçonneuses du curé, est parti sans donner la moindre information.

Ce premier fragment consacré à Gabriel a réussi à tenir le lecteur en suspens, dans l'incertitude, l'imprécision et dans l'attente angoissante de ce qui allait arriver, raison pour laquelle il s'acharne de lire les fragments ultérieurs de Gabriel où il découvre tant de surprises.

La voix de Gabriel est suivie de celle de *Rose* qui nous relate, à travers quinze fragments découpés, son histoire poignante par le biais de son journal depuis le jour où son père l'a vendue à un notable cruel jusqu'à sa claustration dans un asile de fous.

Après la voix de Rose, arrive celle d'*Onésime*, le père de Rose. Les sept fragments non-linéaires consacrés à Onésime soulignent le remords et le sentiment de culpabilité qui s'emparent de cet homme et ses tentatives ratées de récupérer sa fille du monstre qui l'a enfin tué et a broyé son cadavre devant sa fille.

⁷⁰ *Ibid.*,p.15.

La voix d'Onésime est suivie de celle d'Edmond *"Le jardinier et le palefrenier, entre autres, [...]"*⁷¹. À travers sept fragments discontinus, Edmond nous transmet les sentiments abominables qu'il manifeste à l'égard de son demi-frère et sa marâtre. De même, il nous décrit le remords qui l'a rongé à cause de sa pusillanimité qui l'a empêché de sauver Rose de ce nid de guêpes où elle s'est fourrée comme il l'avoue : *"Il va bien falloir que je trouve le courage. Toute ma vie j'ai failli être un homme"*⁷².

Cependant, Edmond représente pour Rose la lueur d'espoir au milieu des ténèbres. Il est le seul personnage qui a essayé de l'arracher de la boue où elle s'est engouffrée. Victime de l'omnipotence de son demi-frère le maître de forge, Edmond, bafoué et repoussé par sa marâtre, a essayé de prévenir Rose de l'enfer qui l'attendait et lui a conseillé de fuir le danger qui la menaçait : *"Tu pourrais retourner dans ta famille, et recommencer ta vie d'avant, je t'aiderai si tu veux, [...]"*⁷³ Et un peu plus loin, il a repris ses avertissements : *"Méfie-toi d'eux, surtout de la reine mère, c'est la pire."*⁷⁴

Notons aussi que c'est avec Edmond que Rose a passé des moments agréables quand il l'a fait monter sur le dos de la jument dans l'écurie pour découvrir la beauté exceptionnelle non seulement de cet animal mais aussi du monde : *"Je me sentais libérée de quelque chose de pesant et je voyais le monde différent de ce qu'il était par terre, comme si j'avais trouvé le moyen d'échapper à celui-là pour faire partie d'un autre"*⁷⁵.

À ces instants de bonheur dérobés sur le dos de la jument, s'ajoutent l'ivresse de l'amour et le plaisir sensuel que Rose a découvert avec Edmond lors de leur rencontre dans l'écurie.

À ces voix s'ajoute celle d'Elle qu'est la mère de Rose qui apparaît après la mort de son mari Onésime. Épouse obéissante, cette femme représente la figure de la soumission et de la domesticité féminines qui symbolisent les traditions et les coutumes de la société rurale. Abandonnée par son mari qui est parti chercher sa fille, la mère de Rose semble prédisposée à un destin tragique.

L'absence de son mari et la vente de sa fille aînée ont engendré en elle l'abandon de tout espoir de reprendre sa vie d'autrefois avec son mari et leurs quatre filles et ont renforcé également son sentiment de culpabilité d'être la cause principale de l'effondrement de sa famille et la perte de sa fille, vu qu'elle a été incapable de porter un fils, c'est pourquoi elle a sombré dans l'errance et

⁷¹ *Ibid.*,p.57.

⁷² *Ibid.*,p.294.

⁷³ *Ibid.*,p.89.

⁷⁴ *Id.*

⁷⁵ *Ibid.*,p.127.

l'affliction. Déprimée par la disparition injustifiée d'Onésime qui n'est pas retourné depuis son départ pour récupérer Rose comme il le lui a promis, la mère, accablée par la lourde responsabilité qui incombe sur ses frêles épaules, a décidé, après tant d'hésitation de quitter "*cette maison aujourd'hui vide, dans laquelle elle ne pouvait se résoudre à pénétrer*"⁷⁶ et d'aller vivre chez ses parents.

3-La voix des animaux

Dans *Né d'aucune femme*, Bouysse accorde aux animaux une place de première importance et leur donne une voix qui s'entremêle à celle des hommes. Loin de tout anthropomorphisme, l'omniprésence des animaux dans ce roman affirme une cohabitation incontournable entre les êtres humains et les bêtes dans la société rurale, et c'est pour cela que la plupart des animaux d'élevage sont "*considérés comme des machines qu'il s'agit de construire et d'alimenter pour en obtenir des transformations utiles, matières premières ou force motrice*".⁷⁷

Les animaux qui figurent dans le roman sont divisés en deux catégories : des animaux qui reflètent la violence de leurs maîtres et qui sont toujours des mâles, d'autres victimes de la violence de leurs maîtres et qui sont souvent des femelles.

Dans une famille de paysans comme celle d'Onésime, les animaux, précisément les femelles, sont exploitées au profit de l'homme. Ainsi, le lecteur trouve les sœurs de Rose "*occupées à la traite des vaches dans l'étable*"⁷⁸ pour se procurer du lait. Un peu plus loin on trouve "*une vache cagneuse*"⁷⁹ à la masse osseuse en train de tirer avec tant de peine une charrette surchargée de fagots au milieu de la brume. C'est la même vache, pas même un bœuf, qui tire un tombereau chargé de fumier desséché afin de le transporter de l'étable à la ferme.

Quant au maître de Forge, tous les animaux qu'il possède représentent sa violence et son agressivité notamment les chevaux et les chiens. L'autorité exercée sur Janus, son cheval préféré connu par la sauvagerie héritée de ses ancêtres, est traduite par son désir à le nommer.

⁷⁶ *Ibid.*, p.246.

⁷⁷ André SANSON, *Traité de zootechnie*, tome II, Paris, Librairie agricole de la maison rustique, troisième édition, 1888, p.330.

⁷⁸ Franck BOUYSSSE, *Né d'aucune femme*, *op.cit.*, p.52.

⁷⁹ *Ibid.*, p.64.

Dans cette optique Claire Cazajous-Augé nous révèle que "*Nommer est un outil de domination et d'appropriation du territoire ou des animaux*".⁸⁰ Réputé par son comportement agressif et fougueux tout comme son maître, Janus, ne cesse jamais de renâcler, de renifler, de s'ébrouer, de galoper et de hennir afin de manifester sa férocité et exprimer sa colère. Notons aussi que c'est ce cheval cannibale qui a tué la vieille mère dans l'écurie d'un coup de sabot.

À l'encontre du cheval, la jument Artémis est la préférée d'Edmond le demi-frère du maître. "*Fille de Zeus, déesse de la chasse*",⁸¹ Artémis est connue par sa beauté, sa docilité, sa douceur, voire sa noblesse. Dans ce cas, il s'avère que dans ce milieu, donner un nom à un animal représente une forme de respect et de reconnaissance envers les animaux apprivoisés.

Ajoutons que c'est Artémis qui a porté Rose sur son dos ; elle est également le seul témoin de l'amour et de la relation intime qui a eu lieu dans l'écurie entre Rose et Edmond. Fascinée par la beauté de la jument, Rose exprime son admiration ainsi : "*Je pensais qu'elle était ce que j'avais rencontré de plus libre et de plus noble, aussi, même enfermée dans l'écurie, à croire qu'il y avait que des animaux pour atteindre cette forme de dignité, [...]*".⁸²

Aux hennissements des chevaux, aux claquements de leurs sabots et à leurs galops s'ajoutent les aboiements des chiens féroces qui accompagnent le maître allant à la chasse chaque dimanche. Subjugués à l'autorité de leur maître, les chiens farouches obéissent à ses ordres que ce soit à la chasse ou à la forge. Il s'avère donc que ce maître barbare compte sur sa meute pour nuire aux êtres humains et non-humains. Remarquons que le maître a exploité ces chiens sauvages pour menacer Onésime le père de Rose arrivé chez lui pour le supplier de lui rendre sa fille : "*Un pacte signé avec mes chiens. Si jamais l'idée vous prend de revenir, ils se souviendront de vous, et ils seront bien moins patients que moi. Foutez le camp, maintenant !*"⁸³

N'oublions pas que ce sont ces énormes gueulards qui ont dirigé le maître au cachot de Rose qui s'est réfugiée sur un arbre pour leur échapper après sa tentative de fuite : "*Les chiens sont arrivés en gueulant, [...]. Ils se sont mis à tourner autour du tronc comme des dératés en levant la tête*".⁸⁴

⁸⁰ Claire CAZAJOUS_AUGÉ, *À la trace, La poétique animalière des nouvelles* de Rick Bass, Lyon, Éditions ENS, 2021, p.215.

⁸¹ Franck BOUYASSE, *Né d'aucune femme*, op.cit., p.124.

⁸² *Ibid.*, p.125.

⁸³ *Ibid.*, p.122.

⁸⁴ *Ibid.*, p.153.

À l'instar de Darrieussecq, Bouysse invite son lecteur "à voir le monde à travers les yeux des animaux, [...], en donnant une voix à ces êtres avec qui il est indispensable de coexister [...]"⁸⁵

Rien n'est plus expressif que ce dialogue silencieux entre Onésime et sa truie qui a commencé à exprimer sa colère et son indignation quand il l'a séparée de ses quatre porcelets à sevrer. Ainsi, la truie "*se rebiffa lorsqu'il entra chercher les porcelets, grogna, [...], se rencogna, [...], comme si la soumission eût été son lot et qu'elle n'eût pu l'intégrer que par la violence, [...]*"⁸⁶.

À l'encontre d'Onésime qui a perdu son humanité en vendant sa fille, la truie, incapable de supporter sa séparation de ses porcelets, se révolte contre son maître comme si elle voulait lui rappeler sa faute impardonnable à l'égard de sa fille. Ce comportement agressif manifesté par la bête à l'égard d'Onésime enflamme de plus en plus chez lui le sentiment de culpabilité et de remords "qui le jugeait à chaque instant pour avoir commis l'irréparable."⁸⁷

Notons que même la femelle des animaux est destinée dans ce milieu au seul rôle pour lequel elle a été créée, celui de la reproduction. Insoucieux "*des cris perçants, ni même des gesticulations et des coups de tête donnés contre son plexus,*"⁸⁸ par les petits, Onésime, a transporté les porcelets dans une autre étable nettoyée afin de donner à la truie et à son mâle qu'est le verrat la chance de s'accoupler pour en porter d'autres.

Aux grognements de colère des porcs et aux couinements des porcelets s'entremêle le roucoulement ascendant d'un pigeon apeuré qui cherche un refuge où il puisse trouver la paix et la protection de la pluie qui ne s'est pas arrêtée pendant toute la nuit. Un peu plus loin on entend le chant d'un coq annonçant le lever du soleil, "*les piailllements des moineaux*"⁸⁹ au petit matin, contrairement aux "*chants des grillons*"⁹⁰ et au bourdonnement des insectes pendant la nuit. Bref, dans cette fresque polyphonique, la voix des bêtes nous paraît un élément substantiel qui oblige le lecteur à respecter et à accepter l'altérité, notamment si cet autre est un animal dépourvu de voix

4-Le mélange entre le suspense et la surprise

⁸⁵ Colette TROUT, *Les Animaux et nous chez Marie Darrieussecq une coexistence indispensable*, Dalhousie French Studies, Revue d'études littéraires du Canada atlantique, 2020, p.17.

⁸⁶ Franck BOUYASSE, *Né d'aucune femme*, op.cit., p.81.

⁸⁷ *Ibid.*,p.79.

⁸⁸ *Ibid.*,p.81.

⁸⁹ *Ibid.*,p.136.

⁹⁰ *Ibid.*,p.197.

La lecture attentive de cette fresque captivante permet au lecteur, à travers la pluralité de ces voix narratives, de tisser la trame du roman et de comprendre la relation qui lie les personnages les uns aux autres.

À l'instar d'Hitchcock le maître du suspense, Bouysse s'ingénie à détourner l'attention de son lecteur en l'orientant vers l'errance afin de le surprendre.

Dès le début du roman, Bouysse tient à faire participer le lecteur à la composition du roman en lui donnant le rôle de déduire les événements ultérieurs selon des informations imprécises ou incertaines. Tout au long du roman, l'auteur a réussi, grâce à son pouvoir créateur, à tenir son lecteur en suspens et en haleine et a fini par lancer une grande surprise non seulement au lecteur mais également aux personnages.

Arrivé au terme du roman, le lecteur, passionné de découvrir les événements ultérieurs, se trouve stupéfié par des surprises choquantes comme : les deux fragments de *l'homme* et de *l'enfant*, qui inaugurent le roman en laissant le lecteur dans un état d'errance indescriptible, apparaissent de nouveau à la fin du roman pour le surprendre par une vérité inconcevable. Le deuxième fragment consacré à l'enfant qui apparaît à la fin du roman permet au lecteur attentif de comprendre que cet enfant est le fils de Rose qui a été enlevé par sa grand-mère six jours après sa naissance.

Dans ce fragment l'auteur nous révèle la suite de l'histoire de l'enfant qui a échappé à la vigilance de sa famille pour aller à l'écurie où se trouvait le cheval indomptable. Ayant découvert la disparition de l'enfant, la grand-mère s'est précipitée à l'écurie pour trouver le cheval dans un état de colère incontrôlable et le petit allongé par terre. Affolée par ce spectacle terrifiant, la grand-mère, insensible au chambard et à la fureur du cheval, est allée en hâte au secours du gamin, ce qui a donné libre champ au cheval de la pousser avec force contre le mur d'un coup de sabot provoquant sa mort immédiate le crâne fracturé en deux. Devenu orphelin après cet accident atroce, l'enfant, après sa guérison, a été placé chez les Jésuites.

Quant au fragment de *l'homme* qui apparaît de nouveau à la fin du roman, il est présenté par la même technique appliquée à celui qui introduit le roman : les mêmes sept phrases écrites en focalisation interne et en italique introduisant sept paragraphes écrits en focalisation externe. La différence entre le premier fragment qui inaugure le roman et celui qui le clôt est la surprise recelée que l'auteur nous a faite.

À la comparaison de ces deux fragments, on comprend que les sept phrases en italique sont écrites par Edmond le demi-frère de Charles le maître de forge, alors que les paragraphes écrits en focalisation externe présentent le jeune homme qu'est devenu l'enfant ou plutôt le fils de Rose qui a été placé chez les Jésuites après la mort de sa grand-mère lors de l'accident de l'écurie.

Les informations données dans ce fragment détournent le lecteur et le laissent dans une errance totale jusqu'à ce qu'il puisse déduire "*l'innommable vérité*"⁹¹ : ce jeune homme fils de Rose est aussi celui d'Edmond et non pas le fils de Charles le maître de forge qui a acheté Rose dans le but d'avoir un héritier. Cette surprise choquante n'était pas seulement pour le lecteur mais elle l'était également pour les différents héros du roman : Edmond, Gabriel, Rose et son fils.

Frappé par cette nouvelle surprenante, le lecteur perplexe et confus se pose des questions qui l'intriguent : comment Edmond est-il devenu le père du fils de Rose ? Est-ce que ce fils n'est pas le résultat prévu des viols récurrents du maître de forge ? Comment Edmond a-t-il découvert cette vérité imprévue ?

Ces questions aberrantes trouvent leurs réponses via les cahiers de Rose où elle nous dévoile d'autres surprises recelées. Au début de ses cahiers, elle évoque ses deux rencontres innocentes avec Edmond dans l'écurie ; mais vers la fin de ses cahiers le lecteur est surpris par la relation amoureuse qu'elle a vécue avec lui le jour où il l'a fait monter sur le dos de la jument. Avec une précision d'orfèvre, Rose décrit cette scène d'amour où elle a offert volontairement sa virginité à Edmond et lui à son tour lui a offert un fils. Cette première expérience amoureuse incite le lecteur vigilant à comprendre que le fils de Rose est donc le fruit de l'amour qui l'a reliée à Edmond et non pas le résultat des viols répétitifs du maître.

La deuxième surprise qui est tombée comme un coup de massue est que le fils de Rose et d'Edmond est lui-même le sacristain qui travaille avec Gabriel le curé depuis un an et qui porte le même prénom du maître de forge : Charles.

Cette vérité insoutenable a été renforcée par l'alliance des événements racontés par le curé Gabriel et ceux relatés par Edmond. Après avoir achevé la lecture des cahiers de Rose, Gabriel, accompagné de son sacristain Charles, s'est dirigé vers le château théâtre de la torture de cette jeune âme dans l'espoir de la sauver. Arrivé au domaine des Forges, le curé a trouvé l'homme du cimetière qui a assisté aux funérailles de la défunte de l'asile. Le coup de massue qui a

⁹¹ *Ibid.*,p.32

bouleversé le lecteur ainsi que le curé Gabriel est que cet homme inconnu rencontré au cimetière n'est qu'Edmond.

La surprise ne se limite pas à la découverte de l'identité d'Edmond mais s'étend pour dépasser toute imagination possible. Arrivé au château de la famille de forge, le sacristain s'est précipité vers l'écurie où se trouve le cheval fougueux qui a tué sa grand-mère, ce qui lui a permis de voir fulgurer son passé. Ce sursaut de mémoire lui a rappelé le spectacle affreux de l'accident de sa grand-mère quand il avait cinq ans.

Ce mouvement de mémoire est renforcé par la répétition de la phrase "*Tenant la bride*"⁹² qui revient dix fois dans un seul fragment. La récurrence de cette phrase affirme que la bride du cheval inapprivoisé a incité le sacristain à se remémorer ce qui est arrivé ce jour. Sous l'emprise de la stupeur, sa mémoire s'est remise en mouvement et lui a rappelé "*la marque rougeoyante en forme de feuille*"⁹³ qui s'étalait en haut du bras de l'homme qui l'a sauvé le jour de l'accident. Cette même trace s'étend également sur le bras du sacristain et affirme sa filiation à Edmond, seul témoin de l'accident : "[...], cette trace qui relie l'enfant à l'homme, lui à lui, fils né d'aucune femme, et non un autre. [...]. Cette marque commune qui imprègne la chair"⁹⁴ d'Edmond et celle du sacristain n'est que la preuve d'une véritable filiation.

L'enchaînement des hasards dans ce roman n'a pas de limite et la succession des surprises qui choquent le lecteur aussi bien que les personnages dépassent toute imagination possible. À toutes les surprises qui ont contribué à éclaircir les zones chargées d'ombre et à permettre de saisir les rapports entre les différents personnages, s'ajoute une autre qui répond à ces questions : pourquoi Edmond était-il présent le jour de l'enterrement de la morte de l'asile ? Y a-t-il une relation qui le lie à la défunte ?

Estimant la collaboration précieuse du lecteur, Bouysse, grâce à sa virtuosité sans faille, permet au lecteur de comprendre à la fin de cette fresque que la morte de l'asile qui a caché les cahiers de Rose sous sa robe était sa compagne dans l'asile. Ayant perdu la raison après avoir accouché d'un fils anormal souffrant d'une maladie congénitale qui le paralysait, la jeune femme, désespérée de tirer son fils de son hibernation, l'a tué en le battant à mort avec un marteau. "*Jugée comme irresponsable de ses actes*"⁹⁵, cette mère infanticide, a été emprisonnée dans l'asile de fous où Rose était enfermée.

⁹² *Ibid.*, pp.307,308,309,310

⁹³ *Ibid.*, p.322.

⁹⁴ *Ibid.*, p.310,322.

⁹⁵ *Ibid.*, p.257.

Précisons que l'état déplorable de cette femme est marqué par sa capacité exceptionnelle de compter et de calculer le nombre de jours et d'heures que chaque aliénée a passé dans l'asile, raison pour laquelle elle était surnommée "la compteuse"⁹⁶.

Ce qui nous frappe dans l'histoire de cette compteuse c'est son vrai prénom. Cette malheureuse s'appelle Rose, ce qui explique sa réaction et son étonnement quand elle a appris le prénom de notre héroïne et lui a conseillé de le changer : "*Rose, elle a répété d'un drôle d'air. [...] Tu devrais pas le garder, ce prénom, elle a dit un supplément de sérieux dans les yeux et dans la voix*"⁹⁷.

La surprise du lecteur atteint son point culminant quand il apprend à travers les fragments consacrés à Edmond que la compteuse qui a tué son fils dans son berceau est la femme d'Edmond ce qui explique sa présence au cimetière le jour de son enterrement et son affliction quand il a appris son décès dans l'asile : "*Bon Dieu. Alors ça y est, t'es partie de l'autre côté. [...] Tu sais, j'ai tout essayé pour te revoir, même d'escalader les murs. [...] Ils m'ont empêché*"⁹⁸. Notons également que la stupeur qui a envahi la compteuse quand elle a appris le prénom de Rose est la même qui a bouleversé Edmond quand il a fait sa connaissance dès son arrivée au château comme il nous le révèle : "*Elle s'appelle Rose. Bon Dieu, ça peut pas être le hasard*"⁹⁹.

De ce qui précède, le lecteur arrive à comprendre qu'il s'agit de deux Rose dans ce roman : la femme d'Edmond ou la compteuse qui a tué son fils et la jeune fille achetée pour apporter un héritier au maître de forge et qui est tombée amoureuse d'Edmond. De même, il y a deux Charles : le maître de forge et le fils de Rose et d'Edmond.

La fin de cette œuvre poignante nous fait comprendre également que ce sont Edmond et sa femme qui ont libéré Rose de l'asile après quatorze ans de prison. La mort de la compteuse a encouragé Rose à offrir ses cahiers qualifiés de "*cadeau empoisonné*"¹⁰⁰ à Génie l'infirmière de l'asile pour les cacher sous la robe de la défunte. Ainsi Rose exprime sa reconnaissance envers la morte : "*Mon âme est enfin prête à suivre cette femme que j'ai jamais pu aider à vivre mieux, et qui en mourant, va m'aider à partir.*"¹⁰¹

Quant à Edmond, après avoir reconnu son fils Charles, il s'est dirigé vers l'asile pour délivrer Rose à travers le souterrain recommandé par le curé

⁹⁶ *Ibid.*,p.256.

⁹⁷ *Ibid.*,p.231.

⁹⁸ *Ibid.*,p.293.

⁹⁹ *Ibid.*,p.69.

¹⁰⁰ *Ibid.*,p.291.

¹⁰¹ *Id.*

Gabriel qui est la seule personne qui connaît l'histoire du monastère et de "*son réseau complexe des souterrains*"¹⁰² avant sa transformation en asile de fous.

L'étude attentive de cette écriture polyphonique permet au lecteur, malgré l'absence de toute indication qui révèle la temporalité des événements, de remarquer qu'elle reflète les différents aspects de la vie rurale au 19^{ème} siècle où l'électricité n'existait pas encore même chez les riches. Le lecteur remarque donc qu'on organise les activités pendant le jour, alors que pendant la nuit on voit que la bougie est le seul moyen d'éclairage comme nous le révèle Rose : "*J'ai attrapé la bougie en me brûlant avec la cire.*"¹⁰³ Ceci explique aussi l'absence des appareils électriques comme la machine à laver, ce qui obligeait Rose de charger une brouette de linge sale et de descendre à la rivière pour arriver au "*lavoir*"¹⁰⁴. De plus, on préparait les aliments à l'aide d'une cuisinière qu'on allumait avec "*du fagot et des bûches*".¹⁰⁵ Les ustensiles de cuisine étaient traditionnels et anciens comme "*la cocotte, le mortier et pilon*"¹⁰⁶ utilisés par la mère de Rose.

Ajoutons que les installations sanitaires n'existaient pas encore c'est pourquoi Rose versait "*l'eau de la bassine dans la casserole*"¹⁰⁷ pour faire la cuisine. Un peu plus loin, elle nous révèle que sa mère remplissait "*une grande bassine d'eau pour qu'elle se lave*"¹⁰⁸. Notons également qu'on se déplaçait à cheval et qu'on utilisait la plume pour écrire.

Conclusion

Au terme de l'étude de ce roman choral encombré de violences, de souffrances et de douleurs, nous pouvons conclure que le mal revient à celui qui le fait et que la justice divine existe. Ainsi, le plan organisé par la vieille mère et son fils le maître de forge pour préserver le nom de leur famille coûte que coûte, les a menés à un destin désastreux qu'est une mort atroce. Le monstre est mort empoisonné par la mort-aux-rats, alors que la sorcière a été tuée par un coup de sabot du cheval comme si l'animal lui aussi avait décidé de faire justice. Quant à Rose, Edmond et leur fils Charles, éloignés des souffrances du passé, ils ont fondé une famille et ont tout hérité.

Cette œuvre saisissante nous apprend qu'il faut passer par la nuit pour atteindre l'aube et que les gueux affligés des pires maux et les faibles

¹⁰² *Ibid.*,p.25.

¹⁰³ *Ibid.*,p.73.

¹⁰⁴ *Ibid.*,p.92.

¹⁰⁵ *Ibid.*,p.49.

¹⁰⁶ *Ibid.*,p.263.

¹⁰⁷ *Ibid.*,p.49.

¹⁰⁸ *Ibid.*,p.97.

accablés par la marginalisation, sont capables, grâce à leur persévérance récalcitrante, de vaincre la puissance, la mégalomanie et le pouvoir dominant des oppresseurs.

Ainsi, il est difficile d'achever notre étude sans mettre en lumière la grande affinité de notre écrivain corrézien à l'horticulture. Fils d'un père ingénieur agronome, Bouysse, passionné par la ferme de ses grands-parents où il avait l'habitude de passer les week-ends, a fait des études de biologie végétale et des études supérieures sur l'horticulture qui ont marqué profondément son écriture. Tout au long du roman, on découvre, outre les bêtes et les insectes qui le peuplent, de différentes espèces de plantes et d'arbres comme les broussailles, les ronces, les chênes, les charmilles, les châtaigniers, les charmes, les hêtres, les frênes, les sureaux, les fougères, les aulnes et tant d'autres.

Bref, la faune et la flore qui distinguent l'écriture de l'horticulteur qu'est Bouysse, méritent d'être explorées dans ses œuvres.

Bibliographie

I-Corpus

-BOUYSSSE, Franck, *Né d'aucune femme*, Paris, La Manufacture de livres, 2019.

II-Ouvrages généraux

- CAZAJOUS-AUGÉ, Claire, *À la trace, La Poétique animalière des nouvelles de Rick Bass*, Lyon, Éditions ENS, 2021.
- FERNANDEZ_ZOÏLA, Adolfo, *Les Complexes*, Presses universitaires de France, 1993.
- GENETTE, Gérard, *Figures III*, Paris, Éditions Seuil,1972.
- GENETTE, Gérard, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987.
- GIRARD, René, *Mensonge romantique et vérité Romanesque*, Paris, Grasset, 1961.
- GIRARD, René, *La Violence et le sacré*, Paris, Grasset,1972.
- GRIVEL, Charles, *De la couverture illustrée du roman populaire*, Belphegor [En ligne] ,16-8-2018.
- GREIMAS, Algirdas Julien, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966.
- HAEUSSLER, Eric, *Des figures de la violence : Introduction à la pensée de René Girard*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- LAPLANCHE, Jean & PONTALIS, J.B., *Vocabulaire de psychanalyse*, Presses universitaires de France, Éditions Delta, 1996.
- SANSON, André, *Traité de zootechnie*, Tome II, Paris, Librairie agricole de la maison rustique, troisième édition, 1888.

III-Articles de périodique

- LAHIRE, Bernard, *À quoi sert l'écriture littéraire ?* Dans *Franz Kafka*, 2010, pp.317-391.
- LARIVAILLE, Paul, "*L'analyse (morpho) logique du récit*", *Poétique*, n° 19, 1974, pp.368-388.
- MAGGIORI, Claude, *Créations d'images. Neuf histoires de pub* dans *Autrement*, n° 84, Novembre 1986.

-TROUT, Colette, *Les animaux et nous chez Marie Darrieussecq, une coexistence indispensable*, Canada, Dalhousie French Studies, Revue d'études littéraires du Canada, 2020.

IV-Sitographie

-[https://jeretiens.net/quelles-sont-les-differentes-parties-d'un-livre/](https://jeretiens.net/quelles-sont-les-differentes-parties-d-un-livre/)=le bandeau.

-[https:// citations.ouest-France.Fr](https://citations.ouest-france.fr)

-[https://écrire-et –être-lu.com](https://ecrire-et-etre-lu.com)

-[https://bonnesfeuilleset mauvaiseherbe.wordpress.com](https://bonnesfeuillesetmauvaiseherbe.wordpress.com)

كتابة العنف فى رواية "ولد بدون امرأة" للكاتب فرنك بويس

كتابة متعددة الأصوات

د. منال زهران البيومى العنانى
أستاذ مساعد - قسم اللغة الفرنسية
كلية التربية-جامعة عين شمس
مصر - القاهرة

Manalzahran@edu.asu.edu.eg

المستخلص:

فى رواية "ولد بدون امرأة" يكشف لنا الكاتب فرنك بويس معاناة فتاة تبلغ من العمر أربعة عشر عاماً، قام والدها المزارع البسيط ببيعها لأحد الأثرياء مقابل مبلغ مادي يقوم بانفاقه على أسرته التى تعاني من فقر مدقع.

من خلال هذه الرواية يقوم الكاتب بعرض مأساة هذه الفتاة منذ وصولها الى القصر الذى يسكن فيه الرجل الثرى مع والدته العجوز وزوجته المريضة التى لا تخرج من غرفتها أبداً. رغم قيام الفتاة بكل أعمال المنزل والتزامها التام بكل التعليمات الصارمة للأم العجوز، إلا أن الفتاة كانت دائماً لا تجد غير المعاملة السيئة، اللوم، التوبيخ والاهانة من سيد القصر وأمه القاسية.

مع مرور الوقت فى هذا القصر المريب، لاحظت الفتاة الغياب الدائم لزوجها سيدها وعدم خروجها من غرفتها وكذلك حرص السيدة العجوز على رعايتها بنفسها وتقديم وجبات الطعام لها فى غرفتها بالإضافة الى التأكيد على هذه الفتاة عدم محاولة دخول هذه الغرفة المغلقة أو التقرب منها. استمرار هذا الوضع الغريب فى القصر اثار فضول الفتاة مما دفعها الى وضع سلم خشبى تحت نافذة الغرفة المغلقة التى ترقد فيها زوجة سيدها لتتسلق عليه وتكشف ما فى هذه الغرفة الغامضة. لكن دائماً ما تأتى الرياح بما لا تشتهى السفن. للأسف الأم العجوز التى كانت تراقب الفتاة رأتها وهى تصعد على السلم الخشبى لتكشف ما فى الغرفة من خلال النافذة المغلقة. منذ هذا اليوم انقلبت حياة الفتاة رأساً على عقب وتحولت الى جحيم وتعرضت لكل أنواع العنف الجسدى و المعنوى: الذل، الاهانة، التعذيب، الضرب وأخيراً الاغتصاب المتكرر.

من هذا المنطلق تناولت الدراسة الحالية النقاط الأساسية التالية:

-العنات (العناصر الافتتاحية والخارجية)

-أشكال العنف

-التقنيات السردية

الكلمات الدالة: عنف، امرأة، ابن، معاناة، ألم.